

Nom : Grux
Prénom : Karl

**MÉMOIRE D'INITIATION À LA RECHERCHE
DANS LE CHAMP PROFESSIONNEL**

**VERS UNE TRANSFORMATION SOCIALE
DU PHÉNOMÈNE DE JEUNESSE EN ERRANCE**

REMERCIEMENTS

A tous les jeunes rencontrés dans la rue. Ce sont eux qui m'ont permis d'écrire ce mémoire, de m'interroger, de me guider, de m'apprendre.

A l'ensemble des professionnels qui ont pris le temps de me recevoir afin de partager leur expérience.

A François Chobeaux qui a eu l'incroyable amabilité de venir à ma rencontre pour échanger sur le sujet.

A ma référente de mémoire qui a su éveiller en moi le goût de la sociologie.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
1 - MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE	4
1.1 - <u>Approche systémique</u>	4
1.2 - <u>Une littérature variée</u>	5
1.3 - <u>Les témoignages structurants des travailleurs sociaux</u>	5
1.4 - <u>Une enquête <i>in situ</i></u>	8
2 – STATUT DE LA JEUNESSE EN ERRANCE	10
2.1 - <u>Évolution des représentations de la jeunesse</u>	10
2.2 - <u>L'errance, un processus dynamique</u>	11
2.3 - <u>Synchrétisme du phénomène</u>	12
2.4 - <u>Typologie de la jeunesse en errance</u>	12
2.5 - <u>Portrait d'une jeunesse dissidente</u>	14
3 – VERS UNE CONJONCTION DE CAUSES	15
3.1 - <u>Le décès, la haine et l'inconnu dans l'instance familiale</u>	16
3.2 - <u>L'emploi entravé</u>	18
3.3 - <u>Utopie de la normalité locative</u>	20
3.4 - <u>La cohabitation urbaine, un mode de survie par intérêt</u>	22
3.5 - <u>Hiérarchie sociale par la violence</u>	24
3.6 - <u>Voyager pour se fuir</u>	26
3.7 - <u>Errances croisées : la place des tecknivals et des drogues</u>	27
4. PROBLÉMATIQUE SOCIALE	30
4.1 - <u>Problématisation</u>	30
4.2 - <u>Hypothèse</u>	32
4.3 - <u>Phase de démonstration</u>	33
CONCLUSION	34

INTRODUCTION

Il y a des gens dans la rue que nous voyons souvent, nos regards se croisent, nous les aidons parfois mais nous ne sommes pas familiers. Enfants de l'exil social, figurants d'une vie, jeunes dissidents, ils vivent la ville, ils sont le paysage urbain, ils sont les visages de la rue. Beaucoup de noms existent pour les définir: zonards, punks à chiens, voyageurs... Tous représentent une vie singulière. Cette jeunesse libertaire rompt les normes d'une société qu'elle réfute. L'insoumission et la marginalité sont recherchées comme modèle. Appelés sociologiquement jeunes en errance, ils représentent à la base cette population juvénile en permanente mouvance. Il est complexe de saisir le phénomène d'errance, leurs déplacements sont nombreux et les accompagnements sont discontinus. François Chobeaux, initiateur des premières recherches sur ce public, les a estimés à au moins 10 000 au début des années 90. Beaucoup plus actuellement selon un dernier écrit de 2016. Ce phénomène est relativement récent et dépeint un mal-être d'une part de la société. Apparue fin des années 80, elle a massivement trouvé son ampleur dans les années 90 où sa visibilité sociale augmentait considérablement. Les Travellers Britanniques, précurseurs des free-parties, sont la référence initiale mais ce mouvement a su s'approprier les influences pour constituer, aujourd'hui, un groupe distinct. Leur appartenance est reconnue et ils la revendiquent : aux jeunes la liberté, à la société de se plier. Le discours est clair. Ils s'approprient les pavés et suivent un courant de pensée commun. Comme dans chaque groupe, ils ont leurs propres codes. En déstructurant les normes habituelles, ils en créent des nouvelles. Refus du travail et de la hiérarchie, les plaisirs comme leitmotiv : *ne pas perdre sa vie à la gagner*. Cela se traduit par un quotidien solitaire, la consommation d'alcool et de drogues, la compagnie de chiens et le nomadisme. Un portrait adopté et soutenu par beaucoup mais est-il véritablement voulu ? Cette dynamique est-elle un choix délibéré ou est-elle la conséquence d'évènements subis ? Derrière ces parcours erratiques, il y a des éléments, autres que descriptifs, à prendre en compte. Il y a ce sentiment d'insignifiance de vie, l'abandon d'une potentielle projection de soi dans l'avenir, une existence mise en suspens. Le vide caractérise le quotidien et se voit être renforcé au fil des jours par des influences externes cristallisant davantage la personne dans l'errance.

Dans chaque ville, il est facile de percevoir ce public. C'est un phénomène social qui paraît évident aux yeux de chacun et c'est donc sur cette situation que je m'interroge. Ces jeunes suscitent de l'intérêt dans la mesure où leurs âges environnent le mien, une sorte de

reflet social se créé et m'intrigue. Je souhaite donc comprendre les facteurs susceptibles d'expliquer cette errance.

Le contexte économique et social évolue : le chômage est davantage prégnant et les conditions d'accès au logement deviennent un frein inévitable. La vulnérabilité se fait ressentir et l'instabilité caractérise leurs parcours. Pas de domicile fixe donc pas d'adresse. L'ancrage est difficile, il y a une perte de repères. Les influences sont importantes dans leur vie et cela les impacte considérablement : problématiques de santé, d'addictions, d'insertion professionnelle, de logement...autant de facteurs qui font le concours de ces nouveaux visages de la précarité. Mendicité, travaux saisonniers, prise de psychotropes, logements inexistantes... Un premier constat se dessine où cette population apparaît pour la première fois dans le champ social et devient donc visible aux yeux des différents intervenants professionnels.

En 2013 paraît une enquête de l'Insee afin de préciser le nombre de sans-domicile en 2012. Elle comporte ses limites dans la mesure où elle ne prend pas en compte les personnes n'ayant pas recours aux services d'aides (hébergement, distribution de repas...) mais elle permet d'apporter une certaine visibilité sur le sujet : 81 000 adultes sont concernés dont 47% de nationalité française. Les 18-29 ans représentent 26 % des personnes fréquentant les services d'hébergement.¹ L'intervention sociale se fait donc ressentir de plus en plus. Leur visibilité n'est plus seulement dans la ville mais au sein même des institutions. Leur présence se multiplie et l'accompagnement avec. Mais ces jeunes n'ont pas tous recours à ces services d'aides sociales. Ce qui est notable, cependant, c'est l'aide que les travailleurs sociaux peuvent apporter par rapport à d'autres publics. Le travail social impose une certaine forme de hiérarchie entre la personne aidante et de la personne aidée : Comment travailler avec la personne si elle refuse la société ? Comment travailler avec la personne si ses déplacements sont fréquents ? Du traditionnel schéma de vie, ils clament ne pas en tirer bénéfice. Ils expriment leurs droits à la marginalité. Si le mode de vie des jeunes en errance est revendiqué comme une décision, comment mettre en place des pratiques professionnelles s'ils les fuient ? Au vu des problématiques rencontrées, ces questions se posent. Les jeunes en errance interpellent et bousculent les codes, même dans le travail social. Les intervenants sociaux se trouvent donc confrontés à la problématique de vouloir répondre à un besoin qui n'est pas une demande, explicite du moins.

Plusieurs domaines de l'Économie Sociale Familiale sont sollicités ici. En tant que futur Conseiller ESF, il s'agit là de savoir les appréhender d'une manière différente. L'éthique,

¹ <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281324#consulter>

la déviance, la marginalité sont des concepts à aborder avec ce public inhabituel. Réclamant leur différence de choix, il faut envisager autrement sa méthode de travail pour parvenir à un accompagnement adapté. Pour cela, il faut comprendre la population rencontrée. Ces parcours de vie les ont menés à une vulnérabilité locative, alimentaire, addictive, professionnelle et médicale. Mais justement, quels sont ces parcours ? C'est pourquoi je cherche à savoir quel(s) a ou ont été le(s) déclencheur(s) de cette errance. Nous observons ce phénomène dans les villes et dans les événements festifs et festivaliers mais en tant que futur travailleur social, je souhaite avoir une visée plus large. Connaître, comprendre et se questionner.

Ainsi, se construit ma question de départ :

« Quels sont les facteurs susceptibles d'expliquer ce phénomène d'errance chez les jeunes ? »

Partant du constat visuel que la ville de Besançon détient une forte concentration de jeunes en errance, je me renseigne sur les statistiques réalisées sur la jeunesse. En 2014, la ville de Besançon comptait 29 % de personnes entre 15 et 29 ans sachant que le taux d'emploi pour les 15-24 ans est de 26,1 %². Cette enquête montre que la ville choisie est relativement jeune et détient une part importante de personnes sans emploi. Cela peut se traduire par leur présence dans l'ensemble de la ville: historiquement, Battant a toujours été un quartier populaire et devient un lieu de résidence, la Gare d'Eau devient un terrain d'expression, les zones piétonnes un lieu de mendicité... Il n'est pas rare également de voir ces jeunes dans les rues environnantes.

La jeunesse en errance est définie par François Chobeaux comme des personnes ayant entre seize et trente ans³. C'est une tranche d'âge que je me suis fixée. Il faut savoir qu'elle peut être un frein dans mon application d'enquête par rapport aux politiques existantes. En effet, avant 18 ans, les mineurs dépendent de la responsabilité de leur parent ou de l'Aide Sociale à l'Enfance si un placement judiciaire a été décidé. Cependant, j'ai rencontré certaines jeunes encore mineurs et au vu de nos échanges, l'errance ne peut être réduite à une limite d'âge. Au-delà de 25 ans, les jeunes sans ressources peuvent prétendre au Revenu de Solidarité Active. Si les conditions d'attribution conviennent, ils se verront alors bénéficiaires d'argent qui leur permettra une plus grande aisance financière. Pensant que le phénomène

² Insee, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-25056#chiffre-cle-3>

³ François Chobeaux, *Les Nomades du Vide*

d'errance ne s'arrête pas seulement grâce à une prestation, je souhaite élargir cette tranche au-delà.

Dans l'objectif de répondre à ma question de départ, je propose de décliner ce mémoire d'initiation à la recherche en quatre parties ainsi définies :

Il s'agira d'abord d'exposer ma méthodologie de recherche à travers les lectures et rencontres avec les personnes concernées. Un état des lieux de la jeunesse et de l'errance sera établi puis, par la suite, il sera alors question de traiter des causes et des éléments déclencheurs du phénomène. C'est pourquoi, pour finir, la problématique sociale sera exposée avec la problématisation, l'hypothèse de recherche et la phase de démonstration.

1- MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

1.1 - Approche systémique

L'errance est un concept très large qui en implique d'autres. Beaucoup de notions sont liées à ce phénomène. C'est pourquoi je raisonne à partir de paradigmes développés par de grands auteurs et dont l'efficacité a déjà pu être testée empiriquement. C'est à partir d'un postulat sociologique des jeunes en errance que j'élabore ma recherche. Ainsi, au fil de celle-ci, je peux développer un travail logique en dégageant mes propres dimensions, composantes et indicateurs du phénomène en me fondant sur un modèle théorique. Il est important pour moi d'envisager ces jeunes dans un ensemble complexe. Ils constituent un groupe parmi d'autres et font partie d'un système qui va au-delà de celui de la rue.

Pour comprendre ce phénomène d'errance chez ces jeunes, je souhaite donc m'investir dans plusieurs types de recherches. D'abord documentaire, elles me permettent d'embrasser des connaissances nécessaires si je veux avoir un premier horizon sur le sujet. C'est le modèle théorique qui sert d'appui initial à mon enquête. Cette thématique aborde plusieurs concepts sociologiques, c'est dans différents ouvrages que je peux percevoir les contours du phénomène social. Cette littérature permet d'être complétée par la suite par des données recueillies par ma recherche empirique : les travailleurs sociaux sont des acteurs importants et sont une source de témoignages d'expériences particulièrement intéressante. Mais l'objectif principal est de rencontrer le public concerné. Ce sont les jeunes les protagonistes de mon enquête, c'est donc avec et vers eux que je souhaite m'entretenir davantage. Les témoignages

des professionnels liés à ceux des jeunes en errance me permettent d'établir des résultats de recherche. Les constats sont le fruit de ma démarche et constituent donc des résultats qui me sont propres. Ils peuvent varier du modèle théorique issue de l'exploitation documentaire mais reflètent la réalité de terrain que j'ai essayé de percevoir.

Dans tous les cas, je n'épargne aucun témoignage. Aucune sélection n'est réalisée, je tiens à récolter tout propos utile à mon enquête. Même décousus, informels, les échanges ont toujours une valeur significative. C'est à moi de percevoir le message du propos afin de me l'approprier et de l'intégrer dans le cadre de ma recherche.

1.2 - Une littérature variée

Les jeunes en errance ont la particularité de fasciner la population. Le regard des autres est important : la projection sociale paraît, chez certains, amusante. L'appellation « punks à chiens » est péjorative et devient commune dans les pensées. Mais elle est surtout reprise dans plusieurs **documentaires**. Les reportages sur le sujet sont courants où des approches journalistiques sont développées. Cependant, sociologiquement, ce n'est pas la thématique la plus courante. François Chobeaux est un des seuls auteurs à aborder concrètement le sujet. La **littérature** n'est manifestement pas assez large. Il faut comprendre l'errance par d'autres thèmes sociologiques : l'exclusion, la déviance, l'addiction... Également, les **statistiques** sont un moyen de contourner la question par des rapports avec le logement, l'insertion professionnelle ou encore la santé.

Je réalise rapidement que c'est une base essentielle. Les références⁴ à travers la littérature ou les reportages sont donc le fondement de ma phase exploratoire. C'est un appui considérable en termes d'approche du sujet. Mais si je compte comprendre réellement le phénomène, je dois être au plus près des acteurs concernés.

1.3 - Les témoignages structurants des travailleurs sociaux

Je ne peux concentrer ma recherche sans avoir le ressenti et l'analyse des personnes qui travaillent quotidiennement avec ces jeunes. Les différents intervenants sociaux ont des avis propres et sont en capacité de transmettre leurs savoirs. C'est pourquoi, s'entretenir avec les professionnels et bénévoles d'institutions est primordial dans mon investigation. De par

⁴ Voir bibliographie

leurs expériences et leur implication dans leur travail, ils sont devenus les murs porteurs de mon enquête qui commence manifestement *ex nihilo* : Je n'ai pas effectué de stages en lien avec ce thème et je n'ai pas de réseaux de travailleurs sociaux qui puissent m'aider à ce propos. L'enquête prend tout son sens dans la mesure où toutes mes démarches doivent s'effectuer au cas par cas auprès de chaque acteur. Ma connaissance des terrains de recherche repose sur les institutions abordées au cours de ma formation.

Le Service d'Accueil et d'Accompagnement Social (SAAS) : situé rue Champrond, il est au cœur de l'errance Bisontine. Cette structure est une étape inévitable pour celui ou celle qui est dans la zone. Elle accueille, oriente et accompagne des personnes sans domicile stable. Elle gère des places d'hébergement d'urgence et une veille mobile assure une maraude pour aller à la rencontre des personnes à la rue. Je m'entretiens alors avec Monsieur F., assistant de service social, qui va devenir un tremplin dans ma recherche. L'objectif principal de cette rencontre est d'établir un premier cadre pour mieux comprendre comment les personnes entrent et évoluent dans l'errance. Le second objectif est d'avoir une approche concrète des missions proposées et connaître comment le travail social s'effectue auprès de ce public. Monsieur F. a pu répondre à l'ensemble de mes questions et a dessiné un premier portrait du phénomène d'errance. Il explique que la zone est une étape de vie, une période pendant laquelle s'agrègent des difficultés liées au passé et qui auront un impact considérable sur l'avenir. Ces jeunes ont subi des ruptures qui affaiblissent leurs liens avec ce qui les entoure. L'entretien me permet essentiellement de connaître la vie des jeunes à travers les institutions. L'aspect sociologique est expliqué mais nous parlons surtout du travail social. Ainsi, les différents dispositifs ou aides possibles sont longuement abordés. Les jeunes vivent dans une période charnière difficile à vivre si l'on n'est pas inséré professionnellement et socialement. Monsieur F. apporte une véritable connaissance technique du sujet en présentant les solutions apportées par le système social. Je comprends alors qu'un important jeu de réseau et partenariat est obligatoire dans ce domaine si l'on veut offrir une aide complète aux jeunes en errance. C'est ainsi qu'il m'oriente vers un accueil de jour, le bâtiment d'en face, complémentaire à son lieu d'exercice.

Cette rencontre me permet également d'affiner mes compétences en entretiens individuels : j'ai préparé celui-ci en méthode semi-directive où j'oriente les questions et écris les réponses sur ma grille d'entretien. Au vu de la richesse des informations, il est probable que je n'aie pas relevé certaines données. C'est pourquoi, par la suite, avec l'accord de mes

interlocuteurs, j'enregistre les entretiens. Je peux alors les réécouter et les retranscrire sans omettre aucune donnée.

L'Accueil de jour « La Boutique » : destinée aux personnes sans domicile, cette structure offre la possibilité de prendre des petits déjeuners, des douches, d'entretenir son linge, de déposer des affaires, de permettre des consultations médicales et organise des animations et des sorties. Madame F., stagiaire assistante de service sociale, y est présente depuis plusieurs mois et avait déjà travaillé avec ce public auparavant. En arrivant, je constate que pour un travailleur social souhaitant s'impliquer dans ce domaine, c'est un lieu d'épanouissement professionnel. C'est un espace d'échanges important, je ressens tout de suite que c'est un lieu de sécurité et de libre parole pour les personnes s'y présentant. L'ambiance semble conviviale et propice aux interactions entre professionnels et jeunes mais également entre jeunes entre eux. Madame F. m'explique par la suite que l'une des aides les plus importantes à apporter, c'est justement celle du dialogue. L'accompagnement social passe majoritairement par l'écoute et la communication. L'objectif de ce rendez-vous est d'avoir une approche plus sociologique de l'errance, revenir à la genèse de la problématique sociale. Son constat précise que l'errance existe du fait de ruptures diverses : familiales, personnelles, sentimentales, amicales ou au niveau de la santé. A un moment donné, il y a eu un décrochage qui mène à la précarité.

François Chobeaux, sociologue, animateur du réseau national « Jeunes en errance » : ses ouvrages ont été la base de ma recherche documentaire. Son travail des dernières années a pu mettre en lumière l'errance et éclairer certaines pratiques du travail social. Je décide alors de prendre contact avec lui. C'est à travers un appel téléphonique que ce travailleur social et sociologue m'explique en détails le phénomène d'errance. Le partage de son expérience de terrain me permet d'avoir une validation scientifique. Au fil des années, il est devenu l'interlocuteur privilégié de la thématique. Il paraît alors logique d'obtenir son point de vue. Ainsi, il partage ses connaissances initiales du sujet mais présente également l'évolution du phénomène. Des changements ont été opérés sur ce thème et c'est à travers nos échanges que j'acquiers des informations qui sont indispensables à ma recherche.

Il me précise que la cellule familiale prend une part importante mais il y a également l'environnement et les différents impacts psychologiques au cours de leurs vies. C'est un mélange de problèmes culturels, sociaux et économiques. Également, ces jeunes sont généralement des enfants de l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance). Issus de plusieurs placements

dans différentes structures, il y a une fabrique institutionnelle de l'errance. Ne sont apparents évidemment que les cas où le placement éducatif n'a pas fonctionné. Il y a un véritable problème de prise en charge. Il rappelle aussi les conditions d'accès à l'emploi difficiles, encore plus pour des personnes qui ont décroché scolairement. François Chobeaux partage avec moi alors une mise à jour de la problématique soulevée.

D'autres travailleurs sociaux me permettent d'étayer ma recherche, travaillant à *l'Association Départementale du Doubs de Sauvegarde de l'Enfant à l'Adulte (ADDSEA)* ou dans *la prévention de rue*. Ce sont des acteurs à privilégier dans la mesure où ils sont en contact directement avec le public, ils parcourent la ville afin de les rencontrer. Les propos de ces professionnels seront repris également par la suite afin de mettre en évidence le caractère complexe de l'errance.

1.4 - Une enquête *in situ*

Bien que les structures sociales soient des lieux réunissant les jeunes, cela ne me paraît pas le plus judicieux. Ils sont en plus grand nombre, concentrés dans un espace d'aide sociale et ne souhaitent peut-être pas échanger avec moi devant d'autres personnes. Le caractère privé et individuel des entretiens me semble plus pertinent.

Rencontrer le public directement dans la rue me paraît donc logique. Ma méthodologie consiste à aller vers les jeunes lorsqu'ils font la manche. Il est aisé de repérer les instances de mendicité à travers la ville. Les zones courantes de passage piétons, le supermarché du centre-ville ou encore le quartier Battant sont à privilégier. C'est donc en marchant longuement dans la ville, en scrutant minutieusement les rues que j'effectue ma démarche. J'ai remarqué qu'il est plus facile de les aborder quand le beau temps est présent. En effet, lorsqu'il neige ou qu'il pleut, la mendicité est plus rare. Cela s'explique par le besoin d'être dans un lieu au chaud, moins éprouvant que de rester dehors toute la journée. Ils sont donc plus présents dans les structures sociales quand les conditions météorologiques sont moins bonnes. C'est pourquoi, j'oriente davantage mes entretiens avec des professionnels pendant cette « mauvaise période ».⁵

Je pense que le paralangage est important dans ma technique d'entretien. Mon jeune âge apparaît comme un argument physique de similitude avec le public. La méfiance envers

⁵ François Chobeaux, *Comment intervenir auprès des jeunes en errance*

l'adulte pouvant exister chez ce public est peut-être alors amoindrie. De plus, ma tenue vestimentaire est réfléchie. Venir habillé en chemise, portant une cravate, avec des chaussures de ville n'est évidemment pas l'approche adéquate. Sans faire comme Tristana Pimor dans son livre⁶ en arborant les clichés vestimentaires du punk à chiens, je ne tiens pas non plus à donner une image physique qui ne serait pas adaptée.

Au-delà de l'apparence, je réfléchis à ma stratégie de communication. Je ne vais pas me présenter avec une grille d'entretien préparée et un stylo pour écrire proprement les réponses. Je tiens à rendre l'entretien fluide, comme si c'était une conversation banale. Il n'y a pas d'intérêt à entrecouper les échanges par des pauses en notant précisément leurs propos. De ce fait, j'arrive vers le jeune avec l'ensemble de mes questions en tête. Chaque rencontre est préalablement préparée afin de ne rien omettre. Cependant, je ne viens pas sans rien.

Pour entrer en relation avec la personne, il faut faire attention au premier contact. Je viens vers eux avec une demande, à moi de répondre en premier à la leur : déposer de l'argent dans leur cagnotte est un premier geste à effectuer. Ce public est très souvent fumeur, je leur propose alors de partager un moment autour d'une cigarette. S'intéresser au chien est également un moyen d'amorcer une discussion. L'animal ayant un statut privilégié dans la relation, cela devient une transition importante dans nos échanges. Ce qui me paraît nécessaire dans les rencontres, c'est d'essayer d'avoir une certaine complicité. C'est un moment de partage intime, je ne suis pas dans le jugement de valeurs. Nous échangeons sur plusieurs thèmes, je ne rentre pas dans le vif du sujet directement.

Pour retranscrire les propos, il y a deux manières : soit les personnes acceptent directement que j'utilise mon téléphone pour enregistrer les échanges, soit elles préfèrent que nous fassions connaissance avant. C'est ainsi que j'ai passé plusieurs moments sur différents jours à simplement parler avec elles. C'est là où je me rends compte que la confiance prend une place importante dans leurs relations avec autrui. La rencontre au sein même d'un squat suit les mêmes us et coutumes qu'une invitation dans un autre logement. Je suis invité, c'est à moi de venir en apportant à manger ou à boire.

Je n'ai eu qu'un seul entretien où j'ai dû écouter. Je sentais que ma présence et ma démarche interrogative pouvait gêner. Sinon, la parole est libérée. C'est important de montrer que c'est moi qui ai besoin d'aide. Je suis demandeur d'informations et ce sont eux qui peuvent m'accompagner dans ma recherche. Je démontre un besoin et cela peut se ressentir. Il

⁶ Tristana Primor, *Zonards, Une famille de rue*

n'y a pas eu de questions sans réponse, je n'ai pas rencontré de difficultés à recueillir les données nécessaires.

Ces rencontres avec le public m'ont permis d'avoir un retour direct. Ils ont pu m'expliquer clairement et en détails les facteurs les faisant rentrer dans l'errance et les problématiques corollaires. Ce partage de vie est essentiel pour comprendre ce phénomène social, à moi d'analyser par la suite ce qui a été dit afin d'établir des résultats de recherche.

2 – STATUT DE LA JEUNESSE EN ERRANCE

2.1 – Évolution des représentations de la jeunesse

La jeunesse est la période transitoire où l'on voit mourir son enfance pour se voir grandir dans un nouveau monde. Faut-il des instances concrètes pour définir le fait que la jeunesse soit finie ? Pour Pierre Bourdieu, la jeunesse n'est qu'un mot. « Les coupures soit en classes d'âge, soit en générations sont tout à fait variables [...] La jeunesse et la vieillesse ne sont pas des données mais sont construites socialement [...] Les classifications par âge reviennent toujours à imposer des limites et à produire un ordre auquel doit se tenir, dans lequel chacun doit se tenir à sa place. »⁷ L'âge se définit donc par des modes, des représentations, des codes réalisés par autrui. Cela reste très cadré dans les sociétés traditionnelles. La symbolique des événements de notre vie exprime clairement si nous sommes conformes aux rites de passage à la vie adulte : départ du cocon familial, engagement dans la vie professionnelle et formation du couple. Ces critères, dans la société moderne, sont des instances de maturité. Instances qui se voient contredites par l'évolution des mœurs. Ce que l'on constate actuellement, c'est une jeunesse qui ne correspond plus à cette logique : allongement des études, départ tardif de la cellule familiale, précarisation de l'emploi, plusieurs couples se forment dans la vie d'une personne... Le temps fait évoluer les rapports sociaux et familiaux. Il n'existe donc pas un unique schéma de la jeunesse, ce ne sont pas des codes qui la définissent. Apparaît alors une certaine complexité dans les nouveaux enjeux sociétaux où la réponse ne dépend pas de simples limites.

⁷ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*

2.2 - L'errance, un processus dynamique

La définition première de l'errance est l'action de marcher sans but, sans cesse, au hasard mais c'est un concept qui va au-delà de cela. Il représente le résultat d'enchaînements de ruptures dans différents contextes et qui impactent considérablement le futur d'une personne. Les vicissitudes des jeunes impliquent de la souffrance et renforcent leur marginalisation. Elle est souvent issue d'un cumul d'évènements pouvant être traumatisants et qui a donc mené à une disqualification sociale⁸. Serge Paugam, sociologue, parle des « marginaux ne disposant ni de revenus liés ou dérivés d'un emploi régulier, ni d'allocations d'assistance. Il s'agit donc de personnes ne bénéficiant plus — ou n'ayant jamais bénéficié — d'indemnités de chômage sans pour autant faire l'objet d'une intervention sociale régulière de type assistanciel. Elles vivent de ressources subsidiaires — aides financières d'un montant peu élevé ou colis alimentaires... » L'individu est dans un processus d'affaiblissement de sa personne vis-à-vis de la société, en perte de protection et de reconnaissance de sa part.

Cela fait directement écho au concept de désaffiliation de Robert Castel qui décrit une fracture des liens sociaux pouvant mener à l'exclusion. Il fait référence au déficit d'inscription dans les liens sociaux primaires (famille et proches) et dans les formes collectives de protection comme peut l'être le travail. Ce qui caractérise ces concepts, c'est la notion de processus. L'errance n'est pas figée, ce n'est pas l'aboutissement d'un parcours mais une étape difficile dans la vie d'une femme ou d'un homme. Monsieur F., assistant de Service Social en accueil de jour a pu me préciser que le temps aide beaucoup. Reformuler certains liens perdus dans un moment de vie précis aide à se reconstruire. Il y a une perspective de retrouver son chemin et l'idée d'autonomisation par la (re)création de repères. L'exclusion est donc un terme qui ne permet pas de définir le phénomène d'errance. C'est une logique qui n'inclut pas le retour à la vie en société et qui efface les spécificités contextuelles de la problématique.

François Chobeaux parle, pour certains, de jeunes en errance active. Ainsi, il parle d'une population juvénile qui dit avoir choisi cette marginalité. Ancrés dans l'errance, ils sont ces personnes qui disent vivre pleinement la zone. L'auteur utilise fréquemment des mots comme « zonards » pour les définir, et ce, de manière non-péjorative. C'est ainsi qu'ils se définissent.

⁸ Serge Paugam, *La disqualification sociale*

2.3 - Syncrétisme du phénomène

Les convenances de la société avec ses tabous sociaux font déjà l'objet d'une certaine idée de rejet chez des jeunes dans les années 1950. Les premières ruptures culturelles se font avec les beatniks, puis dans les années 1960 avec les hippies. Quoique très éloignés des jeunes en errance de nos jours, leur volonté de rompre les liens sociétaux et de créer ses propres normes est similaire.

Provocations vestimentaires, comportements extrêmes, philosophie nihiliste, le mouvement punk se voit radicalement croître dans les années 1970. Révolution musicale en rupture avec les compositions mélodiques classiques et le mode de pensée de la société, ce mouvement alternatif et subversif ancre encore profondément les jeunes en errance actuels dans cette mouvance.

Les Travellers Britanniques auront eu également une grande influence dans ce qui est devenu aujourd'hui leurs héritiers culturels. Routards voyageant dans des camions et des bus réparés et aménagés par eux-mêmes, ils sont ces nomades qui ont traversé la manche pour faire apparaître les premiers technivals* en France. Sous la répression britannique⁹, ils ont donc dû quitter les îles Britanniques pour venir inaugurer les premières raves parties dans l'Hexagone. Ces rassemblements organisés clandestinement autour de la musique électronique underground en pleine nature ne se sont pas éteints avec le passage des Travellers. Toujours d'actualité, les *teufs** sont récurrentes et font partie intégrante de ce mouvement.

2.4 - Typologie de la jeunesse en errance

L'errance selon François Chobeaux est formulée en trois catégories. Bien chaque personne soit différente et ne corresponde pas parfaitement aux modèles suivants, ces approches permettent d'appréhender le phénomène :

Ceux qui se cherchent: Il décrit une errance initiatique. Ils vivent une phase qui leur permet d'éviter le quotidien classique. C'est un véritable rite expérimental qui les achemine vers des lieux festifs typiques du public de la rue. Ils sont en compagnie des zonards et intègrent leurs codes. Ils caressent de près une liberté jusqu'alors inconnue et reviennent au bout d'un certain temps à une logique plus normée. La recherche de sensations nouvelles et la découverte de

⁹ *Criminal Justice and Public Order Act*, 1994

sentiments différents font de cette phase une étape dans le processus de construction de soi. L'identité se forge avec cette conduite à risques où la consommation d'alcool et de drogues est fréquente. Cette poursuite du plaisir fait partie de la quête initiatique. Cela dure quelques mois, le temps d'une aventure festivièrè, histoire de ne pas avoir la gueule de bois de la réalité. François Chobeaux explique qu'ils se r  orienteront vers les métiers du spectacle ou du travail social mais cela peut également mener, par la suite, à l'errance. Il parle alors de « lune de miel. »

J'ai rencontré pendant plusieurs mois un jeune, Lino, qui a fait le choix de la déscolarisation afin de profiter d'une vie plus libertaire. La conduite à risque s'est grandement développée jusqu'à la période où les conditions de vie n'étaient plus satisfaisantes. Il est retourné depuis au domicile familial.

Ceux qui se fuient: Ainsi se définit une jeunesse cristallisée. Les années passant et à la manière du produit*, les liens s'effritent. Les problèmes affectifs, les troubles familiaux ou encore la perte de repères sociaux constituent l'identité de la personne. Les premières sensations fortes et d'affranchissement s'éloignent petit à petit pour laisser s'installer une errance difficile. La vulnérabilité renforce cette fuite en avant et marque cette population par un certain vide. Source partielle de jouissance, la consommation de toxiques fait partie de la vie quotidienne. L'essentiel du travail social exercé est ici. Un travailleur social a pu me préciser que c'est dans cette phase que les jeunes connaissent les rouages de l'errance. Ils savent où et comment demander de l'aide : savoir où ils peuvent dormir et comment obtenir des colis alimentaires ou des repas à prix réduits.

A la fin d'un entretien avec Isma - un jeune fr  chement arrivé à Besançon depuis quelques jours - un de ses nouveaux compagnons de rue est venu s'asseoir vers nous. J'ai assisté à un début d'entraide où la seconde personne lui expliquait les lieux où il pouvait prendre une douche, déposer ses affaires, dormir avec ses chiens... Il y a donc une connaissance des dispositifs existants et une volonté de transmettre ces savoirs aux nouveaux arrivants, preuve d'une solidarité d'infortunés.

Ceux qui se perdent: C'est le basculement, l'appel à l'aide, ce sont ceux en voie de clochardisation vivant depuis plusieurs années dans la rue. La rupture avec la société est ressentie, les problématiques liées aux domaines de l'  conomie Sociale Familiale sont très présentes : logement, alimentation, santé, insertion sociale et professionnelle... Un repli sur soi apparaît et la fragilité s'impose dans le quotidien. C'est également dans cette phase que les

travailleurs sociaux voient apparaître ce public dans les institutions. Ce sont les plus démunis et les symptômes de l'errance font les premiers effets : besoin de confort locatif, difficultés psychologiques et d'inclusion... Les demandes d'aide sont souvent plus exprimées.

Sinon, suite à l'errance cristallisée, ces jeunes sont devenus aujourd'hui anciens : les vrais zonards patinés par le temps vivant dans une caravane en auto-gérance et continuant parfois leurs chemins à travers le pays.

Cependant, il est dangereux d'essayer de catégoriser obligatoirement ces jeunes. Il y a bien évidemment des correspondances entre les différents parcours erratiques mais il y a surtout une singularité chez chaque personne. Essentialiser la personne à un format d'errance ne permet pas de penser adéquatement une démarche professionnelle. L'errance peut être nommée différemment (active, psychique, immobile, territoriale...) mais elle est plus spécifiquement une dynamique sociale personnelle où s'agrègent des facteurs psychologiques et sociétaux qui auront un impact considérable sur la personne. « L'errance est une pathologie du temps, née de l'impossibilité de faire sa demeure de la durée.¹⁰ » La vie du jeune est dictée par une perte de repères qui le désoriente. Il est dans un état de vide où la construction d'un avenir est inimaginable. Le futur est rempli de variables qui lui sont propres et auxquelles il arrive partiellement à s'accrocher. Et c'est en cela qu'il ne faut pas englober la personne dans un schéma unique et catégorique.

2.5 - Portrait d'une jeunesse dissidente

Enfants de la rue et surtout pas Sans Domicile Fixe, ces nomades du vide tiennent à avoir leur propre identification, se distinguant des autres statuts pouvant être dégradants. L'image de clochard renvoie à la difficile condition humaine. Ils ne se voient pas dans cette altération de soi. Ils ont entre 16 et 30 ans, le nombre d'hommes est légèrement supérieur à celui féminin. Ces jeunes sont apparemment enfants d'ouvriers ou employés mais sont essentiellement marqués par un manque de liens sociaux et familiaux. Ils sont présents dans les petites et moyennes villes, les grandes métropoles n'étant pas les lieux les plus choisis.

Grande influence punk et électro, leur apparence, pouvant être perçue comme négligée, est reconnaissable. Esthétique issue d'une sous-culture revendiquée comme mode de vie et de pensée, les jeunes en errance sont souvent accompagnés d'un ou plusieurs chiens.

¹⁰ David le Breton, *Conduites à risques*

Fidèles compagnons d'infortune, ils sont source de réconfort comme source de décompression. L'état psychique est souvent second : la consommation de bières et de toxiques est un indicateur récurrent. Ni Dieu, ni maître, ni attache, ce public défie la sédentarité. Toujours sur la route, ils errent majoritairement du printemps à l'automne en quête d'animations festivières. Festivals classiques de musique à la *teuf* improvisée, en passant par les spectacles de rue, ils choisissent les lieux de fête et de socialisation comme objectifs de route. Ce n'est pas uniquement pour assister aux animations mais également pour rencontrer leurs pairs. Ces rassemblements favorisent les rencontres et sont toujours un moment attendu : l'hiver, l'errance devient difficile. Cette mauvaise saison n'implique qu'un retour à un lieu fixe : squat, institution, camion...

Au sein de cette population, même si elle partage des idéaux entre elle, la solidarité est moins présente. Ils forment un groupe mais pas une communauté. L'entraide est éphémère et les parcours solitaires.

3 – VERS UNE CONJONCTION DE CAUSES

Dans l'hypothèse que l'errance ne se fabrique pas à partir d'un seul facteur causal, je souhaite interroger les différents acteurs de mon enquête sur l'ensemble des domaines liées à ce phénomène. C'est à travers un appel téléphonique que François Chobeaux souligne ce fait : « Il faut toujours se méfier de démarrer sur une seule causalité. Il y a une conjonction de causes. Des causes familiales claires et nettes qui sont accrochées au social de la famille, au fonctionnement psychologique de la famille. Il y a des causes environnementales aussi parce qu'il y a des lieux où les difficultés d'enfants ne sont pas identifiées par manque de compétences, par manque d'attention, par manque de relationnel. Il y a également une fabrique institutionnelle de l'errance par une mauvaise prise en charge. Il y a des jeunes sortants de l'ASE qui sont à la rue. C'est un échec grandissime. »

En quelques phrases, il dessine déjà les contours de ma recherche. C'est donc en abordant plusieurs problématiques que je vais essayer de décrire les différents facteurs susceptibles d'expliquer l'errance chez les jeunes.

3.1 - Le décès, la haine et l'inconnu dans l'instance familiale

Le cadre familial n'obtient pas une grande place dans le cœur des jeunes en errance. Il est souvent source de traumatismes et d'affects négatifs. La cellule familiale se constitue autour d'évènements marquants : violence, abandon, maltraitance, séparation, mort d'un parent... La construction de l'enfant ou adolescent se réalise dans un schéma angoissant. Ils garderont le souvenir d'une enfance complexe partagée par des sentiments différents. J'ai remarqué que la place de la mère est privilégiée par rapport à celle du père. Tandis que le père ou beau-père, eux, sont catalogués comme intrus et inconvenants. Les jeunes en errance durant leurs années d'apprentissage de la vie se verront alors remplis d'un vide affectif qui se répercutera ailleurs par la suite. Cela se ressent notamment dans différents témoignages :

David : « J'ai un proche de ma famille qui est décédé il y a quelques mois. Sans école, sans revenus, difficile de garder un logement. J'ai encore mon père, j'ai beaucoup de famille en Suisse qui ont beaucoup d'argent mais ça ne rend pas forcément intelligent l'argent¹¹. Je suis pas trop famille de toute façon, on se voit une fois à Noël ou de temps en temps mais depuis que je suis à la rue, j'ai plus de trop contact, surtout depuis que ma mère est décédée. » Lors de notre échange, je comprends que la figure maternelle servait de repère pour lui. Sa disparition devient donc ici un élément déclencheur. Il relie directement le décès à la perte de revenus, de logement et de scolarité. La mort symbolise le point de départ de la chute. »

Sébastien : « Je connais mes parents mais je peux pas vivre avec eux, vu qu'on n'a jamais vécu ensemble. J'ai été placé depuis que j'ai 1 an... Mon père je veux pas le connaître et ma mère c'est différent. On s'entend bien et tout mais on peut pas vivre ensemble parce qu'au bout d'une ou deux semaines, ça clash direct, quoi. Elle a ses problèmes de santé qui font que...voilà, quoi. » Nous échangeons plusieurs jours avec Sébastien. Il m'explique que sa mère, qui habite loin de Besançon, est en situation de handicap et que c'est très dur pour elle. Il souhaite l'aider davantage mais la communication est difficile, il nomme une relation très tendue. »

Isma : « J'suis un enfant de la DDASS on va dire, j'ai été placé à l'âge d'un an en famille d'accueil avec ma sœur sachant que j'ai six sœurs et un frère. Ma sœur a un an de plus, on est resté très proche. Y a eu les foyers tout ça, y avait pas vraiment de stabilité et tout ça...c'est quelque chose qui est resté en moi cette instabilité tu vois. Et du coup j'ai

¹¹ Très grand lecteur, David a peut-être voulu faire référence à Aristote dans *Poétique et rhétorique* : « On devient arrogant et hautain, sous l'influence de la richesse que l'on acquiert. »

commencé les foyers, tout ça tout ça, à vouloir partir. La stabilité que j'avais pas faisait en sorte que inconsciemment je cherchais la rupture. Inconsciemment je me faisais abandonner parce que j'ai pas vécu de stabilité et du coup c'est comme ça que je suis arrivé à la rue. »

Là où le sociologue Émile Durkheim détermine de la socialisation primaire la construction de la personnalité et l'identité, ces jeunes sont confrontés à une altération de ce caractère déterminant. En effet, de l'enfance à l'âge adulte en passant par l'adolescence, la personnalité se forge grâce aux codes et valeurs transmises par la cellule familiale. Une véritable projection dans le modèle parental s'effectue. Le jeune, au contact de ses parents, est éduqué grâce aux représentations qui leur sont propres. Cependant, ce sont des personnes avec des carences éducatives et les relations avec leurs pères et/ou mères sont marquées par plusieurs souffrances (le décès, la haine et l'inconnu, ici). L'acquisition des normes et des valeurs par l'éducation familiale devient difficile. Les jeunes n'ont pas pu avoir les modèles nécessaires à leur construction identitaire.

Le sociologue François de Singly développe le concept de solidarité de la famille relationnelle¹² où les parents favorisent le dialogue avec l'enfant, font en sorte qu'il puisse s'épanouir sans être bridé et que son potentiel soit révélé. Cela permet alors à l'enfant un cadre de vie bienveillant et sécurisant. Or, lorsqu'ils me décrivent leurs situations familiales, je constate qu'ils n'ont pas pu bénéficier des critères caractérisant cette forme de solidarité. La relation parentale est affectée négativement par une communication partielle ou inexistante. Dans leurs discours le soutien est peu présent, ce qui renforce manifestement les discordances dans les repères familiaux.

« Vaut mieux que je sois à la rue que dans ma famille ». Par cette courte phrase, Thomas, un autre jeune questionné, résume les relations difficiles qu'entretiennent les personnes précédemment citées avec leur famille. Bien que cela ne soit pas le seul facteur déclencheur, le manque de repères familiaux stables traduit une déficience affective. D'ailleurs, lorsque je les questionne sur leurs parcours de vie, la première explication est celle de la famille défectueuse. Je remarque que dans chaque cas, elle ne se résume qu'à une seule personne. Le lien de filiation¹³ sous forme de protection (compter sur les parents) ou de reconnaissance (compter pour les parents) n'est pas apparent dans leurs récits de vie. L'errance est alors en partie engendrée par une cellule familiale divisée. S'ajoute à cela, alors, d'autres conséquences.

¹² François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*

¹³ Serge Paugam, *Le lien social*

3.2 - L'emploi entravé

L'instabilité professionnelle se fait réellement ressentir dans la catégorie des jeunes. En 2017, selon, l'Insee, le taux de chômage en France est de 9,3 %. Les 15-24 ans en représentent une part de 21,7%.¹⁴ Ils affichent donc la plus grande part de personnes sans emploi dans les différentes catégories d'âge. Aussi, les emplois précaires (CDD, interim, apprentissage, stages) prennent une grande place dans la vie professionnelle des jeunes. En 2012, ils s'élèvent à 50,3 %¹⁵. Le constat étant que de tous les âges, la catégorie la plus ciblée par la précarité est celle des jeunes. Les personnes questionnées ont pu me l'expliquer :

Sébastien : « J'ai 24 ans et le RSA c'est 25 ans pile en plus ! Pas un jour de moins. Tu peux même pas préparer ton dossier un mois en avance pour que tu commences à le mettre pour que ça soit prêt à tes 25 ans. A tes 25 ans, t'y vas, c'est ton cadeau d'anniversaire... Bah franchement t'sais quoi ? J'ai compris que chaque personne qui a le RSA et qui est à la rue, même si tu fumes un peu de shit et tout hein, si t'en sors pas, c'est que tu veux pas. C'est tout. J'ai un pote il me l'a prouvé. Il a une trentaine d'années, il voulait pas le RSA depuis ses 25 à ses 32 ans. Il l'a pas pris, tu vois. Malheureusement il s'est retrouvé à la rue par sa mère du jour au lendemain. Il voulait arrêter la drogue du coup, moi je lui ai proposé pendant plus de 6 mois mon aide. Pépito [son chien], allez, pose toi, couche toi ! ... Il était à la rue, je lui ai proposé mon aide, on a fait tous ses papiers et là il a pris son appart et il m'a invité chez lui. Il m'a prouvé qu'avec le RSA, ça va. Il mange pas royal hein mais il arrive à manger de la viande de temps en temps [...] La mission locale ils voient la santé avant autre chose. Si le jeune te dit que ça va, c'est que ça va. Tu vois moi, j'ai ça [il me montre une boule sur son front] c'est pas beau mais ça m'empêche pas de travailler. Sinon, y a le réseau TAPAJ¹⁶. Tu crois que ça va être un gros truc, ça fait 6 mois que je suis là-bas, ils m'ont appelé qu'une fois. Je les appelle pour travailler, ils me disent qu'ils ont pas de chantier »

David : « Je suis charpentier à la base, j'ai fait deux ans de CAP pis deux ans de Bac Pro' donc j'suis rodé. Je pourrais travailler mais p'tête plus tard, je suis pas en état physique là. Un métier comme ça, c'est vachement physique. Je suis pas à trois repas par jour, je dors pas comme il faut donc un métier comme ça, c'est pas possible. Pis faire une journée de

¹⁴ Insee, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3326105>

¹⁵ Insee - http://www.lemonde.fr/economie/article/2014/01/29/precarite-travail-des-femmes-et-des-jeunes-trois-decennies-de-france-au-travail_4356562_3234.html

¹⁶ Travail Alternatif Payé À la Journée : dispositif d'insertion spécifique permettant d'être rémunéré en fin de journée, pour une activité professionnelle qui ne nécessite pas de qualification ou d'expérience professionnelle particulière et n'engage pas sur la durée

travail en tant que charpentier et ne pas pouvoir se reposer le soir dans un bon lit au chaud, c'est compliqué. Tu le fais une semaine ou deux mais après tu peux plus. »

Isma : « Je travaillais aux Haras à Strasbourg, c'est un assez bon restaurant on va dire et sinon, j'ai aussi bossé dans une maison de retraite parce que j'ai fait un BAFA. En fait je voulais que mon BAFA ne serve pas qu'aux enfants. Au départ, je voulais faire moniteur-éducateur¹⁷ et tout ça mais au final j'ai préféré faire de l'animation parce que je sais que je suis quelqu'un qui m'implique trop...enfin pas qui m'implique trop mais...quand y a une cause, je vais la défendre jusqu'au bout en fait. Genre je lâcherai pas le morceau tant que je sais que l'enfant ou la personne n'ait pas satisfaction à ce qu'il attend en fait. J'avais un statut un peu particulier, j'étais animateur et aide à la personne en même temps. C'était dans un p'tit village Alsacien tout pourri, je suis resté genre trois mois et je suis parti parce que surcharge émotionnelle aussi et voilà quoi [...] Je travaillais et genre sur le coup j'imaginai pas l'importance réellement de ce qu'était le travail. J'ai fait en sorte que ça pète, inconsciemment hein parce qu'il y avait un surplus, une surcharge émotionnelle, physique aussi. Du coup voilà j'ai arrêté de travailler dans ce resto et depuis, poum, la dégringolade ! »

A travers ces témoignages, il est facile de remarquer que l'emploi n'est pas quelque chose d'inimaginable. Au contraire, je décèle une importante volonté de travailler. « Le travail est un grand fait de fonctionnement, un fait social complet dont l'analyse invite à prendre en compte un très grand nombre de dimensions du système social tout entier.¹⁸ » Cela veut dire que le travail n'est pas la seule source de production d'errance. D'autres facteurs existent et empêchent de s'épanouir dans un cadre de vie stable, d'où l'intérêt d'envisager l'errance dans une approche systémique qui engloberait alors plusieurs problématiques. Il faut envisager cette problématique différemment et la contourner en apportant des réponses aux autres problèmes (conforts financier, locatif, psychique ici).

Les jeunes expriment un besoin de tremplin mais ce constat est contrebalancé par le témoignage de Monsieur L., ancien éducateur de prévention : « Il y a une sorte de paradoxe, c'est très compliqué. Quand ils vont se plaindre qu'ils n'ont pas de lieu mais que tu trouves un lieu, ça va pas marcher parce qu'il faudra assumer une certaine responsabilité qu'ils n'auront pas su envisager. Ils vont faire pour que cela ne soit pas possible d'avoir un logement soit par leurs comportements, soit par le fait d'avoir des chiens etc... Et après bon, ils vont revendiquer le fait qu'ils soient à la rue parce qu'ils n'ont pas de logement. C'est comme ça

¹⁷ Cela confirme ici la thèse de François Chobeaux.

¹⁸ Citation de Marcel Mauss, Jean-Christophe Marcel, *L'année sociologique, Mauss autour du travail de 1925*

que je l'ai ressenti. » Il précise qu'il caricature vraiment la situation mais que cela arrive souvent. Ce que décrit ici ce travailleur social, c'est le syndrome d'auto-exclusion présenté par Jean Furtos « Ce risque concerne les gens de la rue, [...] toute personne marginale, les patients alcooliques [...] Ce qui unit ces scènes hétérogènes, c'est le désespoir de l'exclusion sociale, l'impression de ne plus faire partie de l'humanité.¹⁹ » Les jeunes, bien que des aides soient présentées, les refuseraient de manière inconsciente. Cela peut concorder avec les propos des personnes interrogées mais, quand bien même, les jeunes n'expliquent pas leur absence de travail ici comme un choix revendiqué et affirmé.

3.3 - Utopie de la normalité locative

En 2015, 21 % des jeunes n'ont pas eu accès à un logement car ils étaient sans emploi. 25 % des jeunes doivent renoncer à des dépenses de premières nécessités pour payer leur loyer. 15 % des jeunes témoignent s'être retrouvés à un moment de leurs parcours sans logement ou dans une situation très précaire²⁰. Une insécurité locative se fait ressentir dans cette population. Si la situation financière est fragile, il devient difficile de trouver un logement : les propriétaires ou agences immobilières veulent être rassurés en exigeant une situation professionnelle stable de la part de la personne. Il leur faut une garantie de paiement. L'habitat doit être cautionné et peut l'être par un membre de la famille, encore faut-il pouvoir bénéficier d'un repère familial. C'est pourquoi, sans logement stable, les jeunes rencontrés m'expliquent où ils peuvent dormir et surtout, dans quelles conditions :

En structures spécialisées

David : « On m'a proposé deux foyers d'hébergement d'urgence, donc aux Glacis...là-bas c'est l'enfer. J't'explique pas les alcooliques, les drogués, les fous furieux, la violence. J'suis allé trois fois là-bas, à chaque fois j'ai eu des problèmes. Une fois j'ai chopé la gale, la deuxième fois on m'a volé des affaires et la troisième fois je me suis fait tapé dessus. »

Le squat

Isma : « J'ai jamais trop supporté le squat, il y a la drogue énormément. Faut vivre ensemble, et là où j'étais à Strasbourg, ils savent pas vivre ensemble. C'est toujours posséder plus mais c'est un petit peu l'humain qui veut ça aussi. Comparer tout ça et...c'était quoi la question déjà ? [La vie en squat] Ouais ! Du coup nan voilà, c'est beaucoup de prise de tête en

¹⁹ Jean Furtos, *Les cliniques de la précarité*

²⁰ Rapport de l'Observatoire de la jeunesse solidaire

fait. Pour moi, dans les squats, je trouve que c'est l'endroit où justement bah tu risques d'être le plus déçu en fait et de... parce qu'ok c'est un squat, c'est un truc qui appartient à tout le monde mais du coup tout le monde y va et t'as pas de respect de l'autre, de qui que ce soit en fait. C'est « J'suis là voilà je m'impose » mais moi justement, je suis pas dans l'imposition. [...] C'est des endroits où déjà c'est assez lugubre, c'est sale, c'est très sale, c'est abandonné donc pour les chiens c'est pas vraiment très sain. Et on est assez embêté dans les squats, parce que ça nous appartient pas, au final on est des squatteurs clairement. »

David : « Là où je suis allé, c'était pas forcément propre et sécurisé, la porte ouverte avec des gens qui va et viennent. Je pouvais pas être tranquille, je pouvais pas dormir sur mes deux oreilles. Je suis limite plus en sécurité ici [dans la rue] que dans un squat. »

Sébastien : « Ce qui fait un bon squat, c'est le confort et le voisinage. Tout dépend du voisinage. Si t'es accepté par les voisins, tout va se passer bien. Pis pareil, les gens peuvent aider pas mal si tu tombes sur des bons voisins. Par contre si tu tombes sur des enfoirés, quoi, désolé du terme, tu vas te faire niquer. J'ai un pote qui a changé cinq fois d'endroits en une semaine. Les flics sont venus « Désolé t'as pas le droit d'être là » « Bon bah ok les gars, j' respecte les gars je m'en vais. » Le lendemain, paf, il reva dans un autre squat, les flics qui reviennent « Ah bah nan là, t'as toujours pas le droit » Hop, il rechange jusqu'au moment il va se mettre au fin fond des bois « Et là j'ai le droit ? »

Sébastien fait cette blague car, chaque été, il part vivre dans les bois en créant sa propre cabane. Il vit en squat uniquement de par le fait qu'il en est le gérant mais m'affirme que ces lieux ne durent jamais très longtemps. Une hiérarchie parmi les squatteurs existe et c'est pour cela qu'il peut profiter d'une certaine sécurité qu'il impose lui-même dans ce microcosme.

Pour le sociologue urbaniste Michel Bonnetti, l'habitat n'est pas un simple abri mais le support de nombreux investissements. Il le décrit comme un espace potentiel qui favorise l'expression de certaines conduites et qui en freinent d'autres. Chacun confère une signification particulière mais les lieux influencent les façons de penser et d'être. Dans la mesure où certains jeunes me signalent qu'ils ont déjà pu voir des vols, des agressions au couteau ou encore des viols à l'intérieur de squats, ces lieux deviennent un stigmat dangereux de l'errance. Le logement, c'est le support de la construction identitaire de l'individu, le besoin primaire, l'élément d'équilibre qui permet d'établir un espace d'intimité coupant du monde extérieur. Comment essayer de parvenir à une certaine stabilité si les locataires se sentent en permanence en danger ? Avec les passages fréquents de personnes au

sein du squat, la maîtrise du domicile n'est pas possible. Le logement privé donne ce sentiment d'être libre, d'avoir le contrôle de pouvoir inviter qui l'on veut. Cette normativité locative est difficile à entretenir ici.

L'errance prend encore plus de sens en considérant les déménagements répétés et forcés. Questionner cette façon d'habiter, c'est mettre en exergue la réalité anthropologique de cette forme d'errance. De plus, dans un contexte économique où l'emploi est une norme inévitable, l'accès au logement devient une problématique. Les jeunes doivent se loger en fonction du temps, des personnes, de la place possible, en aucun cas selon leurs souhaits. La vie en groupe apparaît alors comme un obstacle supplémentaire.

3.4 - La cohabitation urbaine, un mode de survie par intérêt

Le groupe est fédérateur : se joindre à un courant de pensée permet de se forger une identité parmi des concepts communs. Rentrer dans une catégorie de population donne l'accès à des valeurs structurantes. Le jeune va pouvoir partager un discours et se reconnaître dans cette mouvance. George Simmel parle de la notion de cercles sociaux où l'individu appartient à un ou plusieurs cercle(s) de relations. La personne prend conscience de son autonomie identitaire et de son moi : se sentir compris et inclus dans la marginalisation. Bien que les parcours soient solitaires, des sous-groupes peuvent se former à travers certaines instances de socialisation : squats, technivals, hébergements temporaires. Ces identités individuelles vont se rencontrer pour former un groupe aux volontés de vie communes. Ils ne deviennent pas amis mais partagent les mêmes problématiques et peuvent se reconnaître dans les parcours difficiles.

Cependant, la réalité de terrain ne permet pas aux jeunes d'avoir une réelle solidarité sur le long-terme entre eux. Des liens se créent mais pas entre tous. Diego prône l'amitié existant entre personnes dans la rue : « C'est génial la rue, c'est comme une grande famille ! » Alors que d'autres jeunes m'expliquent que cela peut être vraiment difficile parfois :

David : « Moi j'appelle ça la loi de la jungle, la loi du plus fort, quoi. Ils se mettent tous des bâtons dans les roues. Moi aussi je pensais que dans la rue, ils étaient vachement solidaires, ils s'aidaient entre galériens mais nan pas du tout, c'est chacun pour sa gueule. La loi du plus fort, si tu te laisses aller, ils voient que t'es faible, t'es foutu... t'es foutu. Y a eu des bonnes relations mais à chaque fois il y a du vice derrière. »

Isma : « Dans la zone, il y a une jalousie énorme. Tu vas vouloir tirer plus que l'autre. Si, l'autre il va arriver « Voilà ce soir on fait une soirée, j'ai un peu de tabac, un peu de fume, un peu d'alcool [...] Il y aura toujours du profit genre le mec va avoir fait trente euros dans la journée, l'autre cent euros dans la journée et bah là, ça va créer une tension. L'Humain est jaloux en fait, l'Humain il veut toujours posséder plus. Y a des tensions dans la rue autant que dans la hiérarchie sociale j'sais pas quoi. Les gens vont contrôler si leurs terrasses dépassent pas bah nous on va contrôler si notre place machin et tout. C'est pareil, c'est une jalousie. L'humain supporte pas de se dire qu'on a moins.»

Isma décrit une amicalité relative entre personnes. Elle se caractérise par « des insultes, de la haine, tout le temps. C'est comme ça. » Lorsqu'il parle des insultes, il me précise que ce n'est pas forcément méchant, c'est juste rentré dans le langage courant. A la fin de notre entretien, un autre jeune s'installe près de nous. Ils se connaissaient depuis quelques jours. Isma lui a généreusement partagé un sandwich qu'une dame venait de lui acheter. L'autre jeune, au fil de la discussion, lui explique tous les dispositifs possibles dans les environs : où prendre sa douche, prix des repas, quels structures sociales existent...

Zygmunt Bauman qualifie ces liens de liquides « Ils ne peuvent pas conserver leur forme lorsqu'ils sont pressés ou poussés par une force extérieure, aussi mineure soit-elle. Les liens entre leurs particules sont trop faibles pour résister...Et ceci est précisément le trait le plus frappant du type de cohabitation humaine.²¹ » C'est ce que me décrivent les jeunes : l'unité de groupe est subjective, les liens sont relatifs et ne se forment pas dans le temps. L'entraide est réelle mais est caractérisée par une coexistence forcée où chacun joue son rôle de survie parmi les autres. Cette aide apparaît comme un bricolage stratégique²² de la vie à la rue. Il n'y a pas de totale désocialisation, les amitiés urbaines existent mais sont alors fortement liées à une débrouillardise²³ de résolutions des problèmes du quotidien. C'est un juste équilibre à déterminer. Se pose alors la question de savoir comment est aménagée la vie de zonard si le soutien mutuel est partiel. L'entente entre jeunes peut être dépassée par des relations tendues, pouvant parfois mener à des formes de violence.

²¹ Entretien avec Zygmunt Bauman, *Sciences Humaines* n°165, Novembre 2005

²² Julien Damon, *La question SDF*

²³ « Bricolage », « débrouillardise », ces termes font directement écho au DIY (Do It Yourself), cette vision anticonsumériste propre à la culture punk.

3.5 - Hiérarchie sociale par la violence

Cette population ne constitue pas un public particulièrement adepte de délits majeurs. Les formes de délinquances courantes ne sont en soit que des vols mineurs de nourriture, vêtements ou des petits deals. Un assistant de service social m'affirme que si délit il y a, ce n'est que dans l'objectif de survivre.

Par ailleurs, bien que le public féminin soit principalement victimes des viols, les deux genres sont sujets à cette agression. Jess' est l'unique femme rencontrée dans la rue. Elle me précise que, parfois, des mauvais-samaritains veulent héberger les filles gratuitement le temps d'une nuit « et tu connais la note ». Mais la principale violence existante est celle à l'intérieur du groupe des jeunes en errance. La solidarité étant éphémère, les vols et les agressions existent bel et bien :

Jess' : « Au début, je me suis retrouvée dans la rue, j'étais avec mon copain donc j'étais bien accompagnée, j'étais pas non plus toute seule, pas complètement vulnérable parce que des femmes toutes seules dans la rue, j'ai discuté avec pas mal de femmes et tout, t'en as elles se retrouvent à Paris, elle se faisait violer au bout d'une semaine. Des trucs de barbare. Elles me parlaient de leurs trucs, j'avais les larmes aux yeux mais putain c'est pas possible de vivre dans un monde comme ça, quoi. Y en a même une qui m'a dit qu'elle s'est fait sauter dessus par des SDF, à moitié violée, 'fin un truc de...Je comprends même pas comment c'est possible [...] Dès que j'ai compris que je me retrouvais dans des situations comme ça, j'ai toujours réussi à esquiver le truc ou à me barrer ou machin quoi mais quelqu'un qui est pas fort psychologiquement, il a vite fait de se retrouver dans la prostitution ou des trucs vachement malsains, quoi. »

David : « C'est un exemple mais un jour j'étais dans un squat, au tout début que j'étais dehors, bah j'ai suivi des gens qui m'ont emmené dans un squat, ils étaient une dizaine. Pis un jour, fin du mois, beaucoup n'avaient plus d'argent dont un qui n'avait plus de thunes pis qui était en manque d'alcool et qui avait demandé à son collègue s'il pouvait pas lui donner une cannette...son collègue lui a dit nan, c'est la seule que j'ai. Le gars s'est levé avec son cran d'arrêt, lui a mis entre les omoplates, le gars est tombé par terre, il lui a pris sa bière et pis il est reparti. Il l'a laissé par terre pis voilà. »

Sébastien : « Y a pas trop le respect sur la main ici, c'est chaud. Y a pas longtemps, j'étais à la place de manche d'un gars là, j'étais là avant lui. Normalement par respect, il aurait dû me laisser temps que je fasse mes thunes et pis me demander de partir gentiment. Le

mec est arrivé violemment « ouais j’vais t’taper toi, j’vais taper ton chien ! » Il a tout jeté par terre et tout. On était à deux doigts de se mettre sur la gueule et j’lui dis « t’inquiètes pas mon gars, tu vas payer ce que tu viens de faire ».

Aux sanglots, **Joseph**, un autre jeune interrogé, m’explique qu’il s’est fait poignardé et bombé au gaz lacrymogène la veille de Noël. L’errance est donc également expliquée par la violence présente au sein même de la rue. Comment expliquer cette dureté dans la zone ? Pour répondre à cette question, la réponse du criminologue Maurice Cusson semble corroborer avec la pensée des jeunes :

Il ne privilégie pas la piste du chômage comme facteur de délinquance mais porte attention sur le concept de présentisme. C’est un mode de vie « fondé sur un mépris du futur et par la prédominance de l’immédiat [...] Un jeune homme qui ne manifeste pas d’intérêt pour les études, qui se ficherait d’une carrière professionnelle, qui claquerait la porte de son travail au moindre problème, qui n’économiserait pas connaîtrait de plus forts risques qu’un autre de sombrer dans la délinquance²⁴ ». Cette thèse semble être validée par les jeunes interrogés. Les violences vues ou vécues relèvent de l’incompréhension : il n’y a pas de sens, de but précis sinon l’argument du plaisir. Ils se trouvent alors dans une position de victimes : l’errance fabrique la violence et ils en subissent les premiers coups. Une nuance au concept de bons et mauvais pauvres de Bronislaw Geremek²⁵ peut être apportée : Manifestement, je rencontre un public qui n’a pas recours aux violences. Il y a donc une hiérarchie au sein de la rue. Pour un même public en difficulté, les modes de vies sont différents. Il y a d’un côté cette volonté de faire du mal (les « mauvais pauvres ») et de l’autre, le rejet de cette violence (« les bons pauvres »). C’est une dissemblance importante à souligner dans la mesure où cela traduit une interprétation nouvelle de l’errance. En l’occurrence, le public rencontré ne revendique pas ces sévices mais se trouvent confrontés à ces abus et les dénigrent. Agressions, insultes, vols, viols...les excès sont multiples mais il n’y a qu’une violence pour ces jeunes : celle qui marque, celle qui reste en tête, celle qui ne s’efface pas avec le temps. Cela génère alors une insécurité supplémentaire qui les enracine davantage dans l’errance. Pour se protéger de ces violences, il paraît évident que la présence des chiens est un argument majeur pour dissuader les potentiels agresseurs.

²⁴ Maurice Cusson, Quelles sont les causes de la délinquance ? *Sciences Humaines*, N°176, Novembre 2006

²⁵ Bronislaw Geremek, *La potence ou la pitié*, puis repris par Serge Paugam, *La régulation des pauvres*

3.6 - Voyager pour se fuir

L'errance appelle, produit et renforce l'errance²⁶ : les projets ne sont pas pensés dans l'avenir, le présent et les douleurs du passé suffisent comme peines à vivre. Le nomadisme récurrent n'indique pas par ailleurs une réflexion sur les trajets suivis. Ces déplacements sont décidés par des volontés éphémères. La projection dans le temps se fait au gré des envies et les trains étant très utilisés, souvent sans-billet, sont un moyen de transport idoine pour se rendre dans les différentes villes. Il n'y a une réelle organisation d'itinérance que lors des festivités événementielles, dans lesquelles ils pourront s'adonner aux plaisirs de zone. Le calendrier des manifestations musicales sont connues et leur présence est fréquente. Le public rencontré n'est jamais de Besançon même : Châteauroux, Nancy, Strasbourg, Toulouse, Champagnole... A chaque fois, des déplacements ont lieu.

Isma : « Je suis parti de Strasbourg parce que je vivais à la rue à ce moment-là. On va dire que je sentais une certaine oppression en fait parce que j'étais connu, tout le monde me connaissait, j'ai apporté certaines choses à certaines personnes. Je prétendais rien n'attendre en retour mais au final j'attendais, rien de physique, mais quelque chose de moral, une certaine reconnaissance. Au final comme j'étais frustré, j'ai décidé de repartir comme j'étais déjà un peu parti. Autant être dans la rue, profiter et rencontrer des gens. »

Anthony : [*Il me dit qu'il souhaite partir à Ornans, je lui demande si Besançon ne lui convient plus*] « La campagne c'est mieux, c'est plus sympa. T'es moins tenté. [*Je lui demande par quoi*] Les drogues et tout ça... »

Jess' : [*assise à côté de son frère Anthony, prend le relais de l'explication*] : « Bah voilà, y a les drogues, y a, bah, y a aussi les gens qui te proposent de faire du business, c'qui te permet de faire de la thune facilement mais bon à côté t'as tous les risques, les trucs, voilà quoi... Après, c'est de l'argent facile mais d'un autre côté bah t'es jamais vraiment délivré, quoi. Après quelque part, tu leur appartiens quoi, tu vois ce que je veux dire, quoi. [...] J'ai dû partir de la région et donc quitte à être dehors, bah autant être dehors où il fait chaud, donc j'suis partie dans le sud. Je suis restée quatre ans dans le sud. Après j'ai réussi à trouver des petits boulots, des saisons, des trucs comme ça. Je me suis... 'fin on s'est acheté un camion avec mon compagnon et tout pis après on a plus vécu en camion tout ça... Même si c'est pas

²⁶ David le Breton, préface de *Les Nomades du Vide*, François Chobeaux

la vie comme tout le monde, c'est un peu une vie de SDF mais sans être dans la merde comme une SDF. »

Les voyages se répètent et constituent un nomadisme à plusieurs optiques : voir d'autres personnes, sortir de la cage familiale, éviter les toxiques, élargir son horizon etc... Sans choix définitif d'établissement de vie, il ne peut y avoir de création de repères stables. Retrouver une stabilité du cadre de vie demande de rester longtemps dans une ville. Les problèmes ne peuvent pas se régler en quelques semaines, l'errance ne participe pas à cela. Pourtant, je constate que les motifs des vagabondages sont toujours perçus comme une solution aux problèmes. Partir apparaît comme la promesse d'une vie future meilleure. C'est pour cela que ces jeunes sont en quête de renouvellement : partir loin en espérant que les problèmes resteront sur place. L'expectation est prédominante dans leurs parcours mais la réalité est plus complexe que cela. Les problèmes ne se dissipent pas par des kilomètres parcourus mais restent bien dans leurs bagages.

Ce qui est notable également dans les parcours de vie, c'est qu'apparaît depuis plusieurs années, une stabilisation dans leurs voyages. Tous ont beaucoup voyagé mais peu souhaitent désormais partir de Besançon. Ils apprécient cette ville et semble y faire confiance pour pouvoir s'y installer. Le passé et ses voyages reflètent donc une sorte de quête initiatique et une découverte de soi à travers différents périple alors que le présent apporte une volonté de tempérance. « C'est une errance immobile » me souligne Madame G., éducatrice en prévention de rue. C'est un fait intéressant qui démontre que la mobilité participe à l'aggravation des problématiques de l'errance. La vie apparaît d'autant plus difficile à vivre s'il n'y a pas de repères spatiaux stables. Le terme d'errance ne coïncide donc plus exactement avec la notion de géographie.

3.7 - Errances croisées : la place des tecknivals et des drogues

Du printemps à l'automne, l'appel des *teufs* se fait ressentir. Véritable lieu de rencontres et de partage, ces rave-parties improvisées suivent essentiellement le même rituel. C'est par des échanges avec Lino et par observation directe que je peux en dégager un mode opératoire : cela commence par un contact téléphonique à un ami ou renseignements auprès du dealer. Il y a souvent quelqu'un qui sait si quelque chose se prépare. L'évènement est toujours tenu secret. Il faut attendre l'ultime instant pour obtenir les informations. Les coordonnées sont envoyées à la dernière minute, les données circulent, un exemplaire jeu de

bouche-à-oreille se met en place. En attendant l'information, c'est le *before** avec les amis, l'alcool et drogues sont présents. Le tecknival est un moment très attendu : « Comme si le jour correspondait à une petite mort, et la nuit à une renaissance. Comme si la délicieuse projection mentale vers ces virées permettait de tenir mécaniquement debout le reste du temps. »²⁷ S'en suit la quête de la soirée avec la difficulté de trouver le bon chemin. L'évènement nécessitant un certain travail en amont, le PAF²⁸ est demandé à l'entrée. Arrivés sur place, les jeunes se positionnent devant le son* dans un état second, sous toxiques variés. L'ecstasy, la MDMA* ou le LSD sont essentiellement de la partie, mélangé à l'alcool, pour le cocktail de fête. Dans les plus grandes *teufs*, les dealers font leur marché à l'entrée en clamant leurs produits, comme des marchands sur une plage.

De tard le soir à très tard le lendemain, les soundsystems* s'enchaînent où le public est toujours debout, dansant, le cœur galopant aux BPM²⁹. Plusieurs types de tecknivals existent, grands ou petits, organisés ou à la sauvage, dans un champ « emprunté » ou dans un champ payé à l'agriculteur, d'un ou plusieurs jours. Ce qui m'a marqué à chaque fois, c'est l'aspect colonies de vacances. Les psychotropes les aident mais leur insouciance collective et le plaisir de profiter de l'instant présent se fait ressentir ici. Peu d'agressions et de violence, il s'agit là d'un microcosme relativement calme, si l'on excepte les consommations et mélanges dangereux. Les gens deviennent rapidement amis pour 24h avant de se séparer comme ils se sont rencontrés : inconnus mais avec l'objectif commun atteint, se séparer de la réalité un court instant. Ces soirées ne constituent donc pas un élément en soi d'errance mais plutôt un moyen de l'oublier.

La consommation de toxiques licites ou illicites, en tecknivals comme dans la zone, a une double fonction. La première censée être festive et libératoire se fait dépassée par la deuxième : effet exutoire permettant d'oublier les difficultés de la vie. De la bière à la drogue dure, l'usage n'est pas que récréatif. Marijuana, ecstasy, cocaïne, héroïne...chaque drogue a son utilité. Seuls ou associés à d'autres, ces toxiques sont inscrits dans l'esprit et les veines des jeunes en errance. Par cette consommation parfois excessive, ils transgressent les normes et repoussent les limites. Cela affecte leur santé mais voit augmenter leur propre capital social, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de mobiliser des ressources à travers un réseau de relations dans une fin stratégique et personnelle. Ils échappent dans une certaine mesure aux

²⁷ Monique Dagnaud, *Psychotropes, La teuf : ethnographie de soirées débridées*

²⁸ Participation Aux Frais, souvent un prix-libre

²⁹ Battement par minute, unité de mesure pour le tempo de la musique

problèmes du quotidien pour les remplacer par un moment d'insouciance. Cependant, au fur à mesure de mon avancée dans mon enquête, je me rends compte que ma représentation du public et de leurs consommations est totalement différente de la réalité de terrain. L'addiction ou les abus ne sont pas universels dans la zone.

Chaque jeune avec qui je me suis entretenu fume : la consommation du tabac est régulière. Facilement trouvable, il est fumé quotidiennement. 20 à 30 cigarettes par jour³⁰, il est rarement acheté. Il s'obtient par mendicité, permettant un petit peu d'interaction et d'échanges avec le généreux donateur. L'autre moyen d'en avoir est de le récupérer dans les cendriers ou sur les cigarettes non-finies par terre. Lino a pu me montrer une photo de tout le tabac qu'il avait récupéré d'un cendrier d'un restaurant. D'abord se vantant d'avoir réussi à trouver l'équivalent d'un paquet complet, il a surtout exprimé par la suite le gâchis des gens en se plaignant de leur façon non-économe de fumer. L'errance apporte donc un certain mépris du gaspillage. La pensée est à la ration et à l'économie du besoin.

L'alcool est un toxique peu cher et facilement accessible à l'achat, il représente la boisson de la clochardisation, c'est le « compagnon de chaque instant et de chaque contexte³¹ ». Beaucoup de personnes dans la rue en consomment et peuvent être en état d'ivresse sur la voie publique à toute heure de la journée. Avant de commencer ma recherche, je m'attendais à un public en abusant. Je découvre alors des jeunes qui ne sont pas ou plus dans cette addiction. Mis à part Jess' qui a discrètement caché sa canette de bière au début de notre entretien, plusieurs autres jeunes ont pu répéter le discours de David : « L'alcool, j'ai arrêté. Quand tu vois dans l'état que ça t'met des fois... ». Cet usage a un impact négatif sur eux, l'arrêt de cette consommation représente un tournant dans leur vie.

Même s'il n'est pas toujours quotidien, le cannabis est le toxique le plus utilisé des personnes rencontrées. Sous la forme de résine, le cannabis est moins onéreux et devient donc un produit dont le rapport coût/efficacité est privilégié. Plusieurs utilisations existent : l'hiver, David recevait un joint de temps en temps de la part d'un même passant (plaisir, réconfort), Sébastien en fume très régulièrement (dépendance) ou Isma rejette tout autre toxique et voit ce produit comme un objet d'interactions (partage, communication avec les autres).

Les drogues dures (cocaïne, héroïne, ecstasy, kétamine*, speed*, LSD, MDMA, champignons*...) ne sont pas non plus très courantes dans cette recherche. Jess' a pu m'expliquer son passé de dealeuse où elle réalisait des sommes d'argent conséquentes. Elle

³⁰ Rapport *Jeunes en errance et addictions*, François Chobeaux et Marie -Xavière Aubertin

³¹ Ibid

dit avoir arrêté tout cela et porte désormais un regard critique envers le produit « La C³² ou l'héroïne, c'est la même came, c'est la même merde ». Avec une trace de sang dépassant de sa narine, elle ajoute par la suite qu'elle en consomme quand même encore. Par ailleurs, David m'explique qu'un jour, en manque d'héroïne, a vendu son chien contre des doses. « J'en ai même pas profité » Les larmes aux yeux, c'est quelque chose qu'il regrette profondément. C'est une forme de présentisme : l'envie, l'addiction du moment a pris le pas sur les bienfaits que pouvait lui apporter l'animal dans le futur. Il a déconsidéré l'amour pour son chien pour assouvir une pulsion de l'immédiat.

Un poly-usage des produits est clairement identifié. D'ailleurs, ils sont davantage sujets à la sensibilisation et à la prévention de l'usage des drogues que bien d'autres personnes. Ils connaissent la potentialité destructrice de certaines façons de consommer, et ils font clairement la différence entre les modes d'usages des produits.³³ Certains n'ont essayé qu'une fois, certains ont consommé plusieurs fois, et certains reconnaissent leurs addictions. Il n'y a pas cette façade où ils pourraient faire semblant de pas comprendre l'emprise potentielle des produits. Les jeunes rencontrés en sont conscients et ont justement pris de la distance avec ceux-ci. La drogue est apparue comme un vecteur aggravant dans l'errance et c'est pour cela qu'il y a une prise de recul. Celle-ci est mélangée à une prise de conscience, de leur part, de l'errance dans laquelle ils sont immergés.

Cette enquête m'a permis de comprendre cela, elle m'a permis de totalement modifier mes perceptions de la zone et de ses membres. Je peux alors problématiser cette recherche.

4. PROBLÉMATIQUE SOCIALE

4.1 - Problématisation

J'observe que l'errance n'est plus une question de mouvements géographiques mais de malaise social et d'évolution comportementale. Le public ne cherche plus à voyager à travers les villes et est établi à Besançon depuis plusieurs années. A chaque entretien, je les questionne sur leur volonté de voyager, s'ils souhaitent changer de lieux. La réponse est commune : non, l'ancrage est définitif. L'appellation sociologique « jeune en errance »

³² Abréviation pour « coke »

³³ Ibid

définissait cette population juvénile en permanente mouvance : l'aspect géographique prédominait. Aujourd'hui, ici, ce sont davantage des jeunes en errance sociale. L'aspect « voyageurs » n'est alors plus fantasmé. Il y a donc une première transformation de la définition qui se traduit par une sédentarité souhaitée, réfléchie et actée.

Je construis ma recherche également sur le constat liminaire suivant : ce public est fervent d'une idéologie de révolte dans laquelle il se complait. Cela se traduit par une pensée punk, la rue comme terrain d'expression, un mode de vie alternatif et subversif conscient, des conduites à risques assumées, une indépendance identitaire, une défiance envers la société et ses normes, une méfiance envers les travailleurs sociaux et un rejet total du système. L'ensemble de l'observation de terrain contredit heuristiquement cela. J'assiste à une perte d'identification à ce mouvement, seuls quelques liens d'héritage culturel existent. Ce n'est plus un courant commun de la zone ou un mythe idéalisé et soutenu. Il est presque rejeté. Les comportements changent, les jeunes en errance ne s'y reconnaissent pas. Des ressemblances subsistent et sont assumées mais il y a affaiblissement net des qualificatifs zonards. Le public, bien qu'il soit exo-nominé punk, n'en a que l'appellation. Les caractéristiques liées à ce groupe sont devenues partielles³⁴. Ils ne se définissent pas alors comme des personnes révoltées ou endossant l'étendard de victimes de la société comme ils pouvaient l'être il y a quelques années. Pour les jeunes rencontrés ici, il n'y a plus cette façade zonarde revendiquée, cette errance active. Ils se présentent comme des personnes avec des problématiques concrètes : ils subissent les difficultés de leur quotidien. Au début de ma recherche, je pensais qu'ils choisissaient leurs modes de vie. Maintenant je sais qu'ils la subissent. Une modification de la définition apparaît, il faut alors considérer le phénomène social d'une manière nouvelle : Je n'ai donc pas rencontré des jeunes en errance active mais des jeunes en errance sociale. Il y a une réelle évolution dans la représentation de ce public. De plus, je rencontre des jeunes qui ont un rapport positif avec l'aide sociale. Les relations avec les adultes sont perçues comme utiles et sont favorisées. Les professionnels ont pu m'expliquer qu'ils sont conscients que les demandes sont bien souvent intéressées mais que cela permet de créer une collaboration pour la suite de la relation d'aide.

Le rapport à l'emploi n'est pas mauvais, les personnes rencontrées n'y portent manifestement pas un regard désapprobateur. Elles semblent favorables au travail et l'envisagent comme un remède à la vie dans la zone. C'est pour cela que, par exemple, des missions confiées par TAPAJ sont appréciées. Les jeunes rencontrés regrettent même le peu

³⁴ Voir tableau comparatif en annexe 1

de régularité de l'offre de ce dispositif. L'argent étant décrit comme un frein majeur dans la potentielle stabilisation du cadre de vie, les aides financières comme le RSA sont très attendues. A défaut de travail, cette prestation sociale est particulièrement enviée.

L'image zonarde renvoie dans l'imaginaire à celle d'un public enivré et sous l'emprise de drogues. Or les toxiques ne font pas l'objet de prises quotidiennes. Des produits comme les drogues douces sont toujours utilisées de manière ponctuelle et apparaissent alors davantage comme des épiphénomènes de l'errance. Les drogues dures, elles, renvoient directement à un discours moraliste et méfiant.

Deux formes d'errance persistent cependant : ceux qui sont plus âgés, ceux d'une époque ancienne à la recherche de la zone perdue. Ils sont reconnus comme véritables zonards mais sont très rares dans la ville. Portant les stigmates de la vie dans la rue, ils ont dépassé la période de basculement : la clochardisation est atteinte. Il y a également les jeunes en errance initiatique qui restent assez nombreux mais cela se traduit véritablement comme une phase de test. Arborant les clichés vestimentaires du milieu, ils sont très présents en *teufs*. Ils se cherchent, ils se testent et imitent des conduites à risque mais n'intègrent pas la zone. C'est une phase passagère qui permet de forger la personnalité mais n'ancre pas la personne dans ce mode de vie. Hormis ces modèles persistants, il y a donc l'extinction d'une forme d'errance pour laisser la place à la normalisation d'une errance sociale précaire sans marginalité apparente et souhaitée. L'identité originelle est altérée et fait émerger, non pas seulement de nouvelles caractéristiques physiques, mais également des particularités dans le désir d'évoluer de la personne. La personne en errance n'est pas véritablement un zonard mais un membre de la zone et fait preuve d'une volonté de renouvellement de représentation sociale.

Ce qui m'amène à la question de recherche suivante :

Quel est le sens de la transformation entre errance active et errance sociale ?
--

4.2 - Hypothèse

Lors de ma recherche, j'ai questionné les jeunes sur la difficulté majeure rencontrée. La réponse était unanimement orientée vers l'image de soi à travers le regard des autres : l'ignorance, la défiance, et la représentation de sa personne semblent être des vecteurs aggravants dans l'errance qui les affectent considérablement. Ceci, ajouté aux transformations nouvelles des caractéristiques du public, me permet de poser l'hypothèse suivante :

**La disparition progressive des caractéristiques punks propres aux jeunes en errance
traduit une défaillance identitaire et une volonté de renouvellement
de l'image de soi et de sa personne.**

4.3 - Phase de démonstration

Afin de vérifier mon hypothèse et apporter des éléments de réponses à ma question de recherche, mon enquête ne pourra aboutir sans continuité logique des cheminements intellectuel et pratique suivants :

Sur le plan théorique

Mon hypothèse aboutit à une découverte de concepts divers : identité, défaillance narcissique, comportements humains, image de soi, image de son corps, représentation d'autrui... La représentation du jeune en errance est liée à l'image de la personne déviante, non-normée. Le zonard, c'est l'étranger de la rue. « Ainsi diminué à nos yeux, il cesse d'être pour nous une personne accomplie et ordinaire et tombe sous le rang d'individu vicié, amputé. Un tel attribut constitue un stigmate, surtout si le discrédit qu'il entraîne est très large³⁵ ». Cette citation renvoie directement à une lecture approfondie d'ouvrages et enquêtes de champs disciplinaires variés (psychologiques, sociologiques, ontologiques...) nécessaires pour poursuivre la recherche.

Les influences zonardes sont riches et prennent racines depuis les années 1950 : beatniks, hippies, voyageurs, punks. L'héritage culturel est fort et mérite d'être approfondi, non-pas historiquement mais d'un point de vue interactionniste à travers les décennies précédentes. Connaître les interactions de ces mouvements et groupes à identités et cultures spécifiques au sein de la société permet d'appréhender les intérêts de leurs positionnements et ce, avec la déviance comme point commun. La littérature anthropologique devient un appui supplémentaire important. L'interactionnisme est également à explorer à travers notre société actuelle. Comprendre ces phénomènes à travers la littérature étrangère spécialisée comme la sociologie de l'École de Chicago semble être un point de départ logique. Les mécanismes relationnels de notre époque ne sont pas représentatifs de ceux d'avant, il y a donc un intérêt notable à comparer cela à travers les âges et les mœurs.

³⁵ Goffman, *Stigmates : les usages sociaux du Handicap*

Sur le plan empirique

La méthodologie à appliquer pour l'enquête de terrain est similaire à la précédente. Seul le contact direct auprès des personnes concernées permet d'aboutir concrètement à des résultats d'enquête. L'investigation auprès des professionnels est alors réalisée à travers des entretiens semi-directifs enregistrés, selon accord, à l'aide d'un microphone. Les échanges avec les jeunes sont de préférence sous forme de conversation. Parler de soi, de l'intime, n'incite pas à utiliser le même processus que les intervenants sociaux.

Ainsi, j'organise un programme d'entretiens avec plusieurs professionnels (CESF, éducatrices et éducateurs, assistant(e)s de service social) mais aussi les acteurs bénévoles, les organismes et associations relatifs à la jeunesse en errance. Je souhaite connaître le parcours évolutif de ces jeunes au fil des années. A la différence de mon enquête préliminaire, et ce grâce au versant davantage psychologique et sociologique de l'image de soi et des interactions, j'oriente également ma recherche avec un(e) psychologue de rue. Ce genre d'intervention est spécifique et permet d'appréhender la recherche d'une façon novatrice. L'échange entre les différents intervenants sur un même thème est essentiel. Des diagnostics partagés émergent et permettent la progression de l'étude. Il est également intéressant de connaître l'évolution des parcours des personnes : plusieurs professionnels m'ont parlé de jeunes sortis de l'errance. Les rencontrer, échanger, comparer les phases de leurs vies pour comprendre le processus de sortie est un point important pour apporter une réponse à la recherche.

Les échanges avec les jeunes sont primordiaux. Ce sont eux les véritables acteurs de la recherche. C'est grâce à leurs témoignages structurants que se construit une recherche. C'est pourquoi à travers nos entretiens, je cherche à connaître le rôle psychologique et l'impact que peut avoir l'image de soi sur le quotidien de la personne et, de ce fait, comprendre comment évoluent les parcours de ces jeunes résolument décidés à sortir de la zone et ainsi se débarrasser de ses artifices. Également, il est intéressant de réaliser avec les structures spécialisées des entretiens collectifs afin d'échanger sur les thématiques et de recueillir des données.

CONCLUSION

Un travail de recherche, comme un mémoire d'initiation, permet à l'apprenti-chercheur de déconstruire des idées préconçues et d'aboutir à la création de nouvelles représentations de son environnement. C'est ce que j'ai pu comprendre avec ce travail. En

partant d'une simple observation personnelle et d'un questionnement professionnel, je parviens finalement à réaliser l'exploitation sociologique d'un phénomène social.

Il est certain que les lectures sont riches et constituent une base essentielle dans la recherche mais ce sont les rencontres au plus près des personnes qui m'ont permis de concrétiser ce mémoire. Elles ont définies les contours de mon investigation, m'ont permis de me questionner et surtout d'approfondir ma réflexion. Par les témoignages des différents jeunes concernés et des appuis de la part des professionnels, je comprends qu'il n'y a pas une seule cause à cette errance. Il apparaît bien qu'une pluralité d'influences est exercée dans leurs parcours de vie et les affecte. Mais surtout, cette errance n'est pas celle que j'imaginai. Mes représentations de ce public change en fonction de mes résultats d'enquête, c'est ainsi que j'aborde ce phénomène d'une manière nouvelle. Je découvre la fin d'une époque zonarde qui laisse place à une standardisation d'une jeunesse précaire déterminée à sortir de la zone dans laquelle elle est temporairement enfermée. Cette nouvelle perception de la rue diffère totalement avec ma vision précédente. Et c'est grâce à ce travail que je peux alors enrichir ma pratique professionnelle. Ces données nouvelles me permettent de cultiver des connaissances essentielles dans ma démarche en tant que futur travailleur social.

J'ai pu également constater, lors de cette recherche, l'importance du partenariat et des diagnostics partagés. Le collectif prend une part considérable dans ce travail et c'est en cela que le rôle du Conseiller en Économie Sociale Familiale est particulièrement significatif. Les problématiques pluridisciplinaires auxquelles se heurtent ces jeunes sont relatives aux compétences d'exercice du CESF. Les fonctions du métier permettent d'exercer des accompagnements sociaux sur différents plans dans l'évolution du parcours de la personne. Celle-ci n'est pas exclue, elle est désaffiliée temporairement, la zone est un passage de vie où elle pourra se développer par la suite. Ce n'est pas un projet d'accompagnement sur le court-terme, ce sont par des forces institutionnelles, collectivement, que des actions seront possibles. Ainsi par une temporalité adéquate, une responsabilisation et une reconstruction des liens, le travailleur social pourra entretenir progressivement une relation d'aide appropriée aux besoins de la personne.

**ANNEXE 1 : TABLEAU COMPARATIF DES MARQUEURS D'APPARTENANCE
ZONARDS ET DE CATÉGORISATION SOCIALE**

Les différents indices relevés sont issus de la recherche universitaire *Zonards : une Famille de rue* de Tristana Pimor

INDICES	Observations basées sur le public rencontré par T. Pimor	Observations basées sur le public rencontré dans le cadre de ma recherche
Cicatrices, plaies, bagarres, conflits verbaux	Violence naturelle dans l'organisation sociale	Violence constatée dans la zone mais déplorée. Ils ne participent pas à cela.
Regards hagards, postures corporelles instables	Consommation de drogue, signe d'un désir d'accès à d'autres mondes et à une conscience de soi et des autres	Consommation de drogues douces (cannabis, résine de cannabis) ponctuelle et appréciée mais consommation de drogues dures (hallucinogènes, opiacés, stimulants...) rejetée.
Vêtements d'occasion, de punk, détournés, punk ethnique troués, salis, coiffures hors normes	Adhésion à la pensée sous-consommatrice, anarcho-primitiviste, filiation Travellers, opposition au culte de l'apparat à la société de consommation	Les vêtements sont troués, salis mais ne relèvent pas d'une volonté d'identification mais plutôt d'un système de débrouille (dons, récupérations, magasins d'occasion...). Il n'y a pas de coiffures hors-normes.

<p>Piercings, tatouages, écarteurs</p>	<p>Signes de ralliement, de résistance, de force, références au tribalisme</p>	<p>Piercings et écarteurs également présents. Les tatouages ont des significations personnelles.</p>
<p>Chien</p>	<p>Marque d'appartenance à la zone, enfant, protecteur</p>	<p>Stigmate de la zone mais surtout ami, enfant, être le plus cher au jeune en errance sociale.</p>
<p>Le nomadisme</p>	<p>Opposition à l'habitat fixe et à l'accession à la propriété, symboles des bourgeois, de la réussite sociale, légitime, de la soumission au système dominant aliénant</p>	<p>Nomadisme pratiqué à quelques reprises mais la sédentarité est appliquée depuis plusieurs années. Ils sont restés plus longtemps à Besançon que dans les autres villes</p>
<p>Mendicité</p>	<p>Revendication de rejet de la valeur travail, du culte de la performance, de la rentabilité</p>	<p>Seul moyen existant pour survivre, à défaut de travail.</p>

ANNEXE 2 : DIVERGENCES CULTURELLES

Les deux premières colonnes sont issues des annexes de la recherche universitaire *Zonards : une Famille de rue* de Tristana Pimor

Culture des normaux	Culture zonarde	Culture des jeunes en errance sociale
La pacification	La violence	La pacification
Le culte de la performance, de la rentabilité, de l'effort	L'intoxication, l'hédonisme extrême	L'intoxication ponctuelle, l'hédonisme léger
La consommation comme marqueur de la réussite sociale	L'anti-consommation	L'anti-consommation
La sédentarité, la stabilité	Le nomadisme, le mouvement	Le nomadisme puis la volonté de stabilité
Le travail, le respect des lois	L'inactivité, la mendicité, le deal, le vol	L'inactivité, la mendicité mais volonté de travailler
L'individualisme	Le collectivisme	Le collectivisme malgré quelques mauvaises expériences

LEXIQUE

Before : courte soirée, instant avant la soirée principale.

BPM : Unité de mesure utilisée pour exprimer le tempo de la musique ou le rythme cardiaque, quantifié par le nombre de battements se produisant en une minute. Les *teufs* sont caractérisées par des styles musicaux aux rythmes rapides, favorisant les effets du *produit*.

Champignons : Euphorisants, ils sont surtout hallucinogènes. Ils perturbent la perception du réel par des modifications sensorielles, psychiques et émotionnelles.

Kétamine (ou Ké'): Anesthésiant pour humains ou animaux (notamment chevaux). Initialement utilisé pour calmer les douleurs, l'usage est détourné comme drogue.

MDMA : Drogue de synthèse dérivée de la méthamphétamine. Elle est considérée comme de l'ecstasy mais de meilleure qualité car, normalement, moins coupée.

PAF : Participation Aux Frais donnée à l'entrée des *teufs*. Des bénévoles attendent les voitures et demandent une somme au prix-libre ou à un tarif fixe. Cela permet de contribuer à l'essence utilisée pour les groupes électrogènes, la décoration, les installations, mises en place...

Produit : Appellation pour la drogue, dure généralement. L'abréviation *prod* est plus souvent utilisée.

Son : Musique en *teuf*.

Speed : Amphétamine, très peu chère et réputée comme étant de mauvaise qualité par rapport aux autres drogues dures.

Soundsystems : désigne les systèmes de sonorisation mais aussi les DJ's les utilisant.

Technivals : contraction de techno et de festival, est un rassemblement de plusieurs soundsystems qui posent leurs sons pendant plusieurs heures ou jours.

Teuf : Mot courant pour « technival ».

Bibliographie

- BAUMAN Zygmunt, *La Vie liquide*, Paris, Le Rouergue/Chambon, 2006, 252 p.
- BAUMAN Zygmunt, Entretien, *Sciences Humaines n°165*, Novembre 2005
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Ed. de minuit, 2002, 288 p.
- CHOBEAUX François, *Intervenir auprès des jeunes en errance*, Paris, La Découverte, 2009, 156 p.
- CHOBEAUX François, *Les Nomades du Vide*, Paris, La Découverte, 2001, 154 p.
- CHOBEAUX François, *L'Errance Active*, Lamarre, 2001, 79 p.
- CHOBEAUX François, AUBERTIN Marie-Xavière, *Jeunes en errance et addictions, Recherche pour la Direction Générale de la Santé*, Céméa, 2013, 110 p.
- CUSSON Maurice, Quelles sont les causes de la délinquance ? *Sciences Humaines*, N°176, Novembre 2006, p. 44
- DISTER Alain, *La Beat Génération, la révolution hallucinée*, Gallimard, 1997, 112 p.
- ESPRIT, *Comprendre le monde qui vient*, Politiques des drogues, Février 2017, n°432, 193 p.
- FROUARD Hélène, Le Punk, 40 ans de contre-culture, *Sciences Humaines n°305*, Juillet 2018
- LE BRETON David *Conduites à risque*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 228 p.
- PIMOR Tristana, *Zonards, une Famille de rue*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, 218 p.

Filmographie

- BENCHIHA Larbi, *L'Home Squat*, France 3, 2004, 52 minutes
- CULLAND Gabriel, *Punks à chiens*, Tracks, Arte, 2007, 39 minutes
- CULLAND Gabriel, *Une génération sur la route*, France 2, 2009, 52 minutes
- CULLAND Gabriel, *Spiral Tribes*, Tracks, Arte, 2013, 14 minutes
- PENN Sean, *Into the Wild*, 2007, 148 minutes
- SALLES Walter, *On the road*, 2012, 140 minutes
- VARDA Agnès, *Sans toit ni loi*, 1985, 105 minutes

Sitographie

La salle polyvalente, Carnet de route zonard sur la piste d'un projet de film [en ligne] Adresse URL : <http://lasallepolyvalente.free.fr/punks/>

Insee [en ligne] Adresse URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-25056#chiffre-cle-3>

Insee [en ligne] Adresse URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3326105>

Insee [en ligne] Adresse URL : http://www.lemonde.fr/economie/article/2014/01/29/precarite-travail-des-femmes-et-des-jeunes-trois-decennies-de-france-au-travail_4356562_3234.html

Site du réseau national « *Jeunes en errance* » [en ligne] Adresse URL : jeunes-en-errance.cemea.asso.fr

Ouvrages étudiés

PAUGAM Serge, *La disqualification sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 256 pages

DE SINGLY François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Collin, 2010, 128 pages

PAUGAM Serge, *Le lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 128 pages

FURTOS Jean, *Les cliniques de la précarité*, Paris, Elsevier Masson, 2008, 304 pages

DAMON Julien, *La question SDF*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, 408 pages

PAUGAM Serge, DUVOUX Nicolas, *La régulation des pauvres*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 132 pages

GEREMEK Bronislaw, *La potence ou la pitié*, Paris, Gallimard, 1987, 336 pages

DAGNAUD Monique, *Psychotropes, La teuf : ethnographie de soirées débridées*, Paris, De Boeck, 2009, 124 pages

GOFFMAN Erwin, *Stigmates : les usages sociaux du Handicap*, Paris, Les Editions de Minuit, 1975, 180 pages

DIPLOME D'ETAT DE CONSEILLER EN ECONOMIE SOCIALE FAMILIALE

DECLARATION SUR L'HONNEUR DE NON PLAGIAT

(à joindre obligatoirement à chacun des travaux écrits remis en vue de l'examen)

Je soussigné(e)

Nom, Prénom : *GWX Karl*

Inscrit(e) à l'examen conduisant à la délivrance du

DIPLOME d'ETAT de CONSEILLER en ECONOMIE SOCIALE FAMILIALE

Au titre de la session 2018

Certifie sur l'honneur que l'ensemble de mes travaux écrits joints à cette déclaration sont des travaux originaux que je n'ai ni recopié, ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

Je déclare être informé(e) que dans le cas où un plagiat serait constaté dans un de mes travaux écrits, celui-ci conduirait à la nullité de l'examen et serait passible de sanctions pénales, conformément à l'article de L 331-3 du code de l'éducation et à la loi du 23 décembre 1901 sur les fraudes dans les examens et les concours publics.

Fait à *Henricourt*....., le *29/08/18*.....

Signature

